

**XYZ. La revue de la nouvelle**

## **Personne n'est une île, sauf Toussaint Cartier**

Frances Brooke



Number 149, Spring 2022

Îles : l'archipel des solitudes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/97702ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brooke, F. (2022). Personne n'est une île, sauf Toussaint Cartier. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (149), 61–64.

## Personne n'est une île, sauf Toussaint Cartier

Frances Brooke

*Toussaint Cartier est un personnage historique qui vécut seul sur l'île Saint-Barnabé, au large de Rimouski, de 1728 jusqu'à sa mort, en 1767. L'énigme de sa vocation solitaire a inspiré de multiples fictions littéraires. Deux ans après sa disparition, l'écrivaine anglaise Frances Brooke en fait un personnage de son roman épistolaire The History of Emily Montague, publié à Londres en 1769 et considéré comme le premier roman de la littérature canadienne-anglaise. L'écrivaine imagine l'ermite en veuf inconsolable voué à la mémoire de sa bien-aimée. Contrairement à Robinson Crusoé, à qui la vie solitaire est imposée, l'ermite, chez Frances Brooke, embrasse volontairement la solitude, au point qu'il finit par se confondre avec son île en devenant l'homme insulaire par excellence. C'est Ed Rivers, officier militaire amoureux de la protagoniste Emily Montague, qui relate sa rencontre avec l'ermite dans la lettre 32, qu'il adresse à sa sœur Lucy restée en Angleterre. Bien qu'il s'agisse d'un chapitre de roman par lettres, le texte a souvent été lu comme une pièce détachée, un peu à la manière d'une nouvelle. Dès 1770, le roman est traduit en français par Jean-Baptiste-René Robinet et Joseph-Pierre Frénais et, en 1809, par une certaine « Madame T.G.M. ». En 1867, Elzéard Gauvreau traduit uniquement le chapitre où il est question de l'ermite. La rubrique « Revenance » vise à redonner vie à des textes anciens : voici donc une nouvelle version française de cette lettre d'Ed Rivers à sa sœur Lucy.*

Île Saint-Barnabé, le 13 octobre

J'AI FAIT UNE RENCONTRE très étonnante, celle d'un ermite qui a vécu seul pendant soixante ans sur cette île. En l'abordant, j'avais des préjugés contre lui. J'estime peu ceux qui fuient la vie en société et qui recherchent un état de loin le plus contraire à notre nature. Si j'étais un tyran et que je voulais infliger le châtement le plus cruel compte tenu de notre condition humaine, j'interdirais aux criminels les plaisirs de la vie en société et je leur retirerais la vue reconfortante de leurs semblables.

Il est certain que je ne survivrais pas une année seul. Je suis misérable même dans la solitude toute relative des traversées en navire. Aucun mot ne peut exprimer la joie que j'ai éprouvée quand je suis arrivé en Amérique et que j'ai vu pour la première fois quelque chose comme des lieux fréquentés par des êtres humains. Le premier homme, la première maison ou plutôt le premier feu allumé par des Autochtones, dont je voyais la fumée s'élever au-dessus des arbres, m'inspirèrent les émotions les plus vives qu'on puisse imaginer. J'ai été comme ficelé par la puissance des liens qui nous unissent les uns aux autres, cet amour mutuel auquel nous devons notre bonheur ici-bas.

Mais revenons à mon ermite. Son apparence a eu raison de mon aversion. C'est un vieil homme de grande taille, à la chevelure et à la barbe blanches, qui a l'air de quelqu'un ayant connu des jours meilleurs, mais qui fait montre d'une extrême délicatesse dans tous ses gestes. Il m'a reçu avec hospitalité, celle que lui permettaient ses maigres moyens : il m'a offert quelques fruits, du lait frais, de l'eau puisée près de sa chaumière.

Après un brin de conversation, je lui ai dit combien j'étais étonné qu'un homme qui venait de me donner de telles preuves de sa bonté et de sa bienveillance puisse trouver son bonheur à fuir l'espèce humaine. Je me suis étendu sur le sujet, pendant que lui m'écoutait avec attention,

« Vous semblez, me dit-il, avoir une personnalité capable de compassion pour les malheurs des autres. Mon histoire est courte, simple, et a sans doute été racontée mille fois, mais c'est la mienne. J'aimais la plus aimable des femmes, j'en étais aimé. La cupidité de nos familles, qui avaient toutes deux des projets plus rentables pour nous, a empêché une union dont dépendait notre bonheur. Ma Louisa, que l'on menaçait d'un mariage immédiat avec un homme qu'elle détestait, me proposa de fuir cette tyrannie. Elle avait un oncle à Québec, à qui elle était chère. La nature sauvage du Canada, dit-elle, pourrait nous donner l'asile que nous refusait notre cruel pays. Après un mariage secret, nous entreprîmes la traversée. Ces jours à bord du navire nous procurèrent bien des douceurs et promettaient mieux encore. Je mis pied à terre sur la rive opposée pour aller chercher des provisions pour ma Louisa. J'étais sur mon retour, tout heureux à l'idée de servir ma chérie, lorsqu'une tempête se leva qui m'obligea à trouver refuge dans cette baie. La tempête prit de l'ampleur, j'observais sa progression avec des souffrances indescriptibles. Le navire, que j'apercevais au loin, était incapable de résister à sa violence. Les marins s'assemblèrent dans les embarcations de sauvetage. Ils eurent la bonté de faire une place à ma Louisa. Ils mirent le cap sur l'endroit où j'étais. J'avais le regard éperdument fixé sur eux. Je me tenais sur la dernière limite avant l'eau, les bras tendus pour la recevoir, adressant mes prières ardentes au ciel, lorsqu'une vague immense recouvrit l'embarcation. J'entendis un cri général. Je m'imaginai même entendre distinctement les plaintes de ma Louisa. Je les entends encore, parfois... La tempête s'apaisa, les marins employèrent à nouveau toutes leurs forces. Une nouvelle vague, et je ne les revis plus.

« Jamais cette scène horrible ne s'effacera de ma mémoire. Je tombai inconscient sur le rivage. Lorsque je recouvrai mes sens, la première chose que je vis était le corps inanimé de ma Louisa à mes pieds. Le ciel me donna la mince consolation de pouvoir lui rendre tristement les derniers devoirs. Dans cette

tombe, tout mon bonheur est enterré. Je m'agenouillai près d'elle et je fis au ciel le vœu d'attendre ici le moment où je serais réuni avec celle que j'ai chérie plus que tout au monde, avec celle pour qui j'ai voulu changer de monde. Tous les matins, je rends visite à sa dépouille et je supplie Dieu de hâter ma disparition. Je sens que nous ne serons plus séparés très longtemps. Je vais bientôt aller à sa rencontre pour ne plus jamais la quitter. »

Il s'interrompit et, comme s'il avait oublié qu'il n'était pas seul, il se rendit précipitamment à un petit oratoire qu'il avait construit sur le rivage, près duquel se trouvait la tombe de sa Louisa. Je fis quelques pas pour le suivre et je le vis se mettre à genoux, puis, par respect pour sa douleur, je retournai à la maison.

Même si je ne peux pas complètement approuver, du moins je fais plus que pardonner, j'admire presque son renoncement au monde dans sa situation. Le dévouement est le seul baume aux blessures causées par un amour malheureux. Le cœur est trop atteint par la tendresse pour accepter un remède ordinaire.

Sept heures du soir

Je suis de retour chez Madame Des Roches et ses amis, qui n'ont pas souhaité rendre visite à l'ermite. J'ai trouvé dans la conversation de cet homme tout ce qu'il faut pour plaire en société. Il était heureux de la compassion que je lui ai témoignée pour ses souffrances. Nous nous sommes quittés à regret. J'aurais voulu lui offrir quelque chose, mais il n'accepte rien.

Un navire en partance pour l'Angleterre est en vue. Madame Des Roches m'a fait la politesse d'envoyer cette lettre.

Adieu, ma Lucy.

Tout à toi,

Ed. Rivers

*Traduit par Claude La Charité*